

Dr Salah HADDAB : Centre Universitaire d'Aflou - Algérie



*La question théologique dans "Les mots"
de Jean-Paul Sartre*



Introduction

Durant des siècles et des siècles sévit une vague de spiritualisme : connue encore plus sous le nom d'obscurantisme. Ce mode de pensée désuet et suranné a évolué à cause des mythologies et surtout de l'avènement de la religion. Cette dernière est cause, elle-même, de multiples conflits –batailles et guerres- que l'Histoire atteste largement. Ceux qui se sont opposés aux mythes et aux religions, se sont fait appeler tantôt matérialistes, tantôt athées voire éclairés et incroyants.

Mais de Voltaire à Sartre, en passant par Marx, Nietzsche ou encore Renan, l'athéisme –avec la complicité de la science et de la raison- s'est fortifié et imposé malgré diverses oppositions. Il faut dire que l'esprit athée n'est pas une simple conviction de l'inexistence de Dieu avec toutes ses conséquences, mais bien plus il est aussi « une entreprise cruelle et de longue haleine » que Sartre a mené « jusqu'au bout ».

Pour preuve non seulement sa philosophie –l'existentialisme athée- mais surtout son récit autobiographique : LesMots. Il en va sans dire que Sartre nous a dressé un portrait minutieux de la religion dans laquelle l'athéisme apparaît comme l'aboutissement d'une longue connivence entre le religieux et le littéraire, puisque celui-ci n'est qu'un ersatz ou un succédané de celui-là. Telle est la thèse principale de LesMots.

La question fondamentale

C'est ce qui nous conduit à traiter le thème de l'athéisme de manière très approfondie avec preuve à l'appui. Et c'est Simone de Beauvoir qui ouvre le bal avec cette affirmation de départ :

A onze ans, il s'était aperçu brusquement qu'il ne croyait plus en Dieu, et, vers quinze ans, l'immortalité terrestre avait remplacé pour lui l'idée de survie éternelle. Il avait été saisi alors par ce qu'il appelait « la névrose de l'écriture » et, sous l'influence de ses lectures, il avait commencé à rêver à la gloire qu'il associait alors à des fantasmes de mort. (Beauvoir, 1981 :39).

Et la gloire, la mort sont des thèmes importants de *Les Mots*. Il est clair que l'athéisme sartrien ne se focalise pas uniquement sur la question de Dieu, mais la dépasse pour atteindre bien d'autres objectifs. Les religions, comme la mythologie, ne sont que des instruments de domination et font plonger les peuples et les civilisations dans un obscurantisme ravageur, effroyable et douteux que nous pouvons constater, malheureusement, jusqu'à nos jours.

Malgré une enfance à double confession (ou à double « je »), Sartre en parle sans aucun détour et avec franchise :

J'étais nettement antichrétien, par exemple. Vous savez que j'ai décidé à douze ans que Dieu n'existait pas, et je n'ai jamais changé ; ça m'amenait à revoir l'idée de ce qu'était une religion ; l'enseignement du lycée sur les religions : les religions antiques, le catholicisme et le protestantisme, ça amenait à considérer la religion comme un ensemble de préceptes, de commandements, de mœurs, variables d'un pays à l'autre et qui n'avaient aucun rapport avec Dieu ; Dieu n'existait pas. En conséquence, je n'étais pas religieux, je n'étais pas croyant, et toutes les tendances optimistes des croyants, ça me dégoûtait. Je pensais qu'ils se trompaient. (Beauvoir, 1981 : 480).

La cause originelle

L'erreur ne peut qu'être humaine car c'est l'homme qui, pour dominer ses semblables, créa ce système de gouvernance : d'abord

concret –avec les mythes- puis abstrait, avec la religion. Pour Benjamin Suhl :

Dieu n'apparaît à Sartre comme une cause de l'homme, mais comme un dessein imaginaire ultime, comme une valeur idéale sur l'horizon de l'homme. C'est comme tel que le concept de Dieu fait partie de ce complexe bondissement en avant de la conscience qui donne un sens à une situation donnée et nous en libère... Le projet de l'homme est d'être Dieu. (Suhl, 1971 : 92).

Cela ne fait aucun doute, puisque l'homme –comme ses ancêtres de la savane- recèle en lui l'instinct primaire de vouloir soit dominer, soit en subir l'allégeance. Et dans une toute autre perspective, laissons-nous aller jusqu'au torrent de la rivière du Zarathoustra de Nietzsche : « [...] Zarathoustra fut seul, il parla... à son cœur [...] Dieu est mort. » (Nietzsche, 1998 : 17). Et un peu plus loin, Nietzsche, par la voix de Zarathoustra, déclare : « Tous les Dieux sont morts : nous voulons maintenant que le Surhomme vive ! » Que ceci soit un jour, au grand midi, notre dernière volonté ! » (Nietzsche, 1998 : 80).

Pour Nietzsche, le grand midi correspond à l'instant où « l'homme sera au milieu de sa route entre la bête et le Surhomme. » (Nietzsche, 1998 : 80).

Le Tournant nietzschéen

Friedrich Nietzsche crée le concept de « Surhomme » qui est un type humain supérieur dont l'avènement est inscrit dans les possibilités de l'humanité et qui portera au plus haut l'affirmation de la volonté de puissance. Cette dernière, chez Nietzsche, représente la volonté de dominer dont s'accompagne toute vie, mais de manière inégale, et dont la libre affirmation chez les hommes les mieux doués devrait se traduire par le renversement des anciennes valeurs –celles, essentiellement, de la religion- et par la création de nouvelles valeurs, centrées autour de l'acceptation de l'Éternel Retour.

Alors Zarathoustra s'aventure sur la notion de Dieu et prêche sa conjecture –Dieu est mort- devenue le modèle canonique de l'athéisme :

Dieu est une conjecture : mais je veux que votre conjecture n'aille pas plus loin que votre volonté créatrice... Dieu est une conjecture : mais je veux que votre conjecture soit limitée dans l'imaginable... Dieu est une croyance qui brise tout ce qui est droit, qui fait tourner tout ce qui est debout... J'appelle méchant et inhumain tout cet enseignement d'un être unique et absolu, inébranlable, suffisant et immuable. (Nietzsche, 1998 : 86-87).

Pour Zarathoustra : « [...] il n'y a ni diable, ni enfer [...] » (1998 : 24) et déclare que : « Il est temps que l'homme se fixe à lui-même son but. Il est temps que l'homme plante le germe de sa plus haute espérance. » (1998 : 22). Quant au « Surhomme », il le présente ainsi :

Voici, je vous enseigne le Surhomme ! Le Surhomme est le sens de la terre... ceux qui vous parlent d'espoir supraterrestre ! Ce sont des empoisonneurs, qu'ils le sachent ou non. Ce sont des contempteurs de la vie, des moribonds et des empoisonneurs eux-mêmes, de ceux dont la terre est fatiguée : qu'ils s'en aillent donc !... Dieu est mort... (Nietzsche, 1998 : 18).

Nietzsche ne nie pas l'homme, mais il l'invite plutôt à se délivrer de toutes les sollicitations morbides du passé : par le concept de « Surhomme ». Il appelle à la libération de l'homme de ses antiques terreurs, de ses chaînes morales séculaires.

L'athéisme, chez Nietzsche, est une victoire certaine. Pour preuve la Généalogie de la morale en témoigne :

[...] et il ne faudrait pas écarter la possibilité que la victoire totale et définitive de l'athéisme délivre l'humanité de tous ses sentiments d'avoir des dettes envers son origine, envers sa « causa prima ». L'athéisme est inséparable d'une sorte de « seconde innocence ». (Nietzsche, 1998 : 102).

Plus loin, Nietzsche détruit la morale qui s'oppose à toute liberté, vérité ou encore volonté :

L'athéisme absolu et loyal –et ce n'est qu'en « lui » que nous pouvons respirer, nous hommes de pensée d'aujourd'hui... qui finit par s'interdire le « mensonge de la

croissance en Dieu »... Point de doute, à partir du moment où la volonté de vérité devient consciente d'elle-même, la morale s'écroule. (Nietzsche, 1998 : 191-193).

Mais dans la *Généalogie*, Nietzsche s'associe à une certaine idée d'existence, d'homme ou encore de néant :

[...] l'homme [...] a été jusqu'à présent dépourvu de sens. Son existence sur terre n'avait pas de but ; « pourquoi l'homme ? » était une question sans réponse [...] une immense « lacune » enveloppait l'homme, incapable de se justifier, de s'expliquer, de s'affirmer, il « souffrait » du problème de son sens... l'immense vide semblait comblé [...] Mais malgré [...] l'absurde [...] la privation de sens, il pouvait désormais « vouloir » quelque chose [...] tout cela signifie [...] une « volonté de néant », une aversion de la vie, une révolte contre les conditions fondamentales de la vie... l'homme aime [...] « le néant ». (Nietzsche, 1998 : 193-195).

Et voilà tous les ingrédients de la pensée existentielle dont Nietzsche n'est pas éloigné.

La science et la vérité

Etant à l'origine, dans un certain sens, de l'existentialisme athée, le penseur du « Surhomme » considère que « le bien » et « le mal » n'existent que dans notre imagination : ce ne sont que des préjugés, des fausses valeurs, des « illusions ». Et dès lors, les cieux sont vides. Dieu n'est qu'une « hypothèse inutile », la science la détruit, le cosmos s'autogénère et il n'a pas eu besoin de père.

Ainsi la mort de Dieu anime, selon Hegel, l'ensemble de la philosophie moderne, via Kant, Fichte et Jacobi. Quant à Sartre, il déclare à Simone de Beauvoir dans sa *Cérémonie* :

En fait, j'ai toujours pensé, comme athée, qu'il n'y avait rien après la mort [...] J'ai expliqué dans *Les Mots* que vers huit ans, neuf ans, je n'avais déjà avec Dieu que des rapports de bon voisinage, pas réellement des rapports de sujétion, ou de compréhension. Il était là, de temps en temps il se manifestait, comme le jour où j'ai mis le feu, semble-t-il, à la maison. C'était un regard qui, de temps en

temps, se posait sur moi [...] J'ai raconté dans *Les Mots* comment je touchais à des boîtes d'allumettes, comment j'ai mis le feu, modestement d'ailleurs. Il ne me voit de temps en temps, en effet; j'imaginai qu'un regard m'enveloppait. (Beauvoir, 1981 : 545-546).

Cela rappelle tout à fait, le passage où Poulou règle ses comptes avec Dieu qui est l'un des plus importants de *Les Mots*. Il se résume dans l'épisode du « petit tapis brûlé » :

Ma mère me conduisait le jeudi à l'Institution de l'abbé Dibildos : j'y suivais un cours d'instruction religieuse au milieu d'enfants inconnus [...] Cette situation fautive ne dura pas plus de deux mois [...] Cette déception m'enfonça dans l'impiété [...] Une seule fois, j'eus le sentiment qu'il existait. J'avais joué avec des allumettes et brûlé un petit tapis [...] quand soudain Dieu me vit [...] je me mis en fureur [...]. (L.M : 84-85).

Mais Sartre persiste et signe sur la question de Dieu. Cela ne changera plus jamais :

Je viens de raconter l'histoire d'une vocation manquée : j'avais besoin de Dieu, on me le donna, je le reçus sans comprendre que je le cherchais. Faute de prendre racine en mon cœur, il a végété en moi quelques temps, puis il est mort. Aujourd'hui quand on me parle de Lui, je dis avec l'amusement sans regret d'un vieux beau qui rencontre une ancienne belle : « Il y a cinquante ans, sans ce malentendu, sans cette méprise, sans l'accident qui nous sépara, il aurait pu y avoir quelque chose entre nous. » Il n'y eut rien. (L.M : 86).

En n'ayant pas la foi, Sartre a opté pour l'écriture qui est l'unique manière de servir les justes causes. Et en passant de la foi à la profession d'écrivain, l'intellectuel existentialiste a profondément et radicalement changé le cours de son existence, puisque –comme le soutient la thèse principale de *Les Mots*- la littérature n'est qu'un ersatz de la religion.

Le Style et la lumière

Cette transposition du religieux dans la littérature repose sur un processus complexe dont le cheminement n'est autre que l'athéisme au sujet duquel Jacques Lecarme affirme :

Sartre en témoigne, à son insu, quand, après avoir daubé sur le luthérianisme mal surmonté de son grand-père Schweitzer, il se félicite d'avoir tout misé, dans son enfance, sur « le travail et la foi » : il reprend ainsi, pour son propre compte, et au premier degré, la formule protestante [...] l'athéisme ou l'agnosticisme se portent fort bien en autobiographie [...] Le Sartre des Mots (qui combat avec les armes de Voltaire le retour du refoulé, c'est-à-dire du religieux et de l'Infâme). (Lecarme, 1999 : 42).

Et puis Sartre intervient après la « mort de Dieu » de Nietzsche qui assimilait le « phénomène religieux » à la « névrose religieuse ». Pour Nietzsche, les hommes ont tué Dieu par l'impossibilité de son existence. Et dès lors intervient l'avènement d'une humanité supérieure et libre mettant au rempart la religion, cette aberration du genre humain. La religion c'est l'obscurantisme : une opposition farouche à la raison. Même la notion de Dieu signifie la négation des hommes qui peuvent recouvrer leur liberté totale qu'en l'athéisme.

C'est dans ce contexte qu'intervient Sartre pour libérer l'homme de ses chaînes ancestrales et lui donner le salut avec la possibilité de choisir d'être athée pour parvenir au progrès. Voici une présentation d'un athée :

Sept ou huit ans après le ministère Combes, l'incroyance déclarée [...] un athée, c'était un original, un furieux [...] un fanatique [...] qui se refusait le droit de s'agenouiller dans les églises [...] qui s'imposait de prouver la vérité de sa doctrine par la pureté de ses mœurs, qui s'acharnait contre [...] Dieu [...] la foi n'était qu'un nom d'apparat pour la douce liberté... pour préserver mon indépendance [...] j'étais libre, j'étais normal [...] Charles Schweitzer était trop comédien [...] il pensait guère à Dieu [...] il le tenait à l'écart de sa vie. (L.M : 82-83).

C'est ainsi que Sartre incite à briser le carcan qu'impose la religion en proposant de recouvrer la liberté de pensée et d'action. Bref, en combattant le dogmatisme, le sectarisme et l'intolérance qui engendrent l'obscurantisme.

A l'origine des mots

Originellement, le vocable « religion » signifie littéralement : relier. Et qui dit lien, dit chaînes. Donc, entrer en religion, c'est se lier les mains et s'enchaîner les pieds : cela s'avère être inhumain et abominable. D'ailleurs, c'est ce que l'homme a créé de pire : des chaînes séculaires et tenaces ancrées dans la chair et le sang. Telle est la croyance et la foi : des chaînes insurmontables de l'obscurantisme dont les voies demeurent impénétrables.

Et dans une autre perspective, Sartre divise son athéisme en deux catégories. Simone de Beauvoir nous rapporte ses propos :

L'athéisme idéaliste, c'est difficile à expliquer. Mais quand je disais : Dieu n'existe pas, c'est comme si je m'étais débarrassé d'une idée qui était dans le monde, et que j'avais mis à la place un néant spirituel, une certaine idée manquée, dans le cadre de toutes mes idées. Et le résultat c'est que ça n'avait que peu de rapport direct avec la rue, les arbres, les bancs sur lesquels les gens sont assis. C'était une grande idée synthétique qui disparaissait, sans toucher à un bout du monde. Et petit à petit, mes [...] réflexions personnelles, m'ont amené à autre chose, à une pensée autre du monde, qui n'était pas quelque chose qui devait disparaître [...] mais qui était l'unique réalité.

L'absence de Dieu devait se lire partout [...] l'homme était seul. Etait seul comme un absolu. C'était une drôle de chose qu'un homme [...] C'était à la fois un être perdu dans le monde [...]. (Beauvoir, 1981 : 547).

Telle est la définition de l'athéisme idéaliste : l'absence d'une idée, celle de Dieu. Quant à la deuxième catégorie, Sartre la présente ainsi :

L'athéisme matérialiste, c'est l'univers vu sans Dieu, et ça évidemment c'est de très longue haleine, de passer de cette absence d'une idée à cette nouvelle conception de l'être ; de l'être qui est laissé dans les choses et qui n'est pas jeté hors des choses sans consistance divine qui les

contemplerait et les ferait exister [...] ça comporte d'abord l'idée que les choses n'ont pas de conscience, idée essentielle et souvent négligée par les gens. Les gens qui parlent des objets, on dirait qu'ils considèrent qu'ils ont une vague conscience [...] l'être de Dieu est une impossibilité, une simple idée [...] sans réalité [...] (Beauvoir, 1981 :551).

Ainsi s'illustre l'athéisme matérialiste dans le fait d'être dans un univers qui est vu sans Dieu. Les deux catégories réunies nous donnent une ample définition de l'athéisme de Sartre. Celui-ci barre la route à l'esprit étriqué et fermé. La médiocrité de la croyance mène à la liberté. Et la vigueur en résulte comme conscience car la religion détruit la volonté humaine, elle cherche à moduler une société archaïque et péremptoire.

Causes et conséquences

La religion demeure contraignante et représente un moyen d'asservissement puisqu'elle est un ensemble de puissances obscurantistes qui lui permettent d'exercer un contrôle rigoureux sur l'homme en lui imposant des vues étriquées et réductrices sur l'évolution sociale, tout comme elle règle sa conduite. Et comme l'histoire l'atteste, la religion est la cause fondamentale et destructrice de déclenchement de nombreux conflits, menant ainsi des groupes sociaux à leur déchéance. L'unique rempart à cette machine abominable est le progrès scientifique : la science s'oppose totalement aux dogmes.

On se souvient encore d'une certaine époque médiévale, en France, qui prit fin grâce à la philosophie –la scolastique- et la science : les inventions, telle que l'imprimerie de Gutenberg. Bien sûr, ce progrès a demandé plusieurs siècles, mais l'esprit fort et rebelle a fini par triompher au siècle de Voltaire et de Sade.

L'existence de l'espèce humaine peut confirmer la célèbre formule de Thomas Hobbes : « l'homme est un loup pour l'homme. » Car l'homme, de par son instinct originel, est dominateur et que les groupes sociaux n'existent et n'avancent qu'avec un meneur de troupe ou –dans la religion- de troupeau : terme exacte et plus qu'avéré depuis la nuit des temps.

Quant à Karl Marx, il affirme que la « religion est l'opium du peuple. » Au point de départ l'homme, par sa tribu de congénères qui constituent les classes infâmantés –dominatrices- de la société. Le fait dominateur est le pouvoir : avoir tout pour soi et ne rien admettre du progrès. Tel est l'histoire de la religion, fermée et rétive à tout élan de progrès et de savoir. L'athéisme apparaît comme la valeur la plus humaine possible, à même de prendre l'homme tel qu'il est : une liberté absolue.

Discours et réceptions

Cette dernière est une partie constitutive de l'être qui fonde le monde par son libre arbitre à chaque instant, et son libre examen. Il n'a pas de Dieu et s'en passe aisément. Au temps de Descartes, on opposera celui de Sartre.

La platitude du cérémonial liturgique s'est trouvée en face d'une révolution des idées et des mentalités :

Absolument [...] Dieu est une image préfabriquée de l'homme [...] Il s'agit donc toujours d'un rapport à soi, d'un rapport à soi absurde... C'est ce rapport-là qu'il faut supprimer, parce que ce n'est pas le vrai rapport à soi. Le vrai rapport à soi c'est à ce que nous sommes et non pas à ce soi que nous avons construit vaguement semblable à nous [...]. (Beauvoir, 1981 : 552).

Ce rapport à soi –le vrai- est amplement explicite chez Antoine Roquentin –LaNausée- et Lucien Fleurier dans LeMur. Il va sans dire que le parcours de l'athéisme nous fait penser à un certain Ernest Renan dans ses Souvenirs d'enfance et de jeunesse :

Je perdís de bonne heure toute confiance en cette métaphysique abstraite qui a la prétention d'être une science en dehors des autres sciences et de résoudre à elle seule les plus hauts problèmes de l'humanité. La science positive reste pour moi la seule source de vérité [...] L'esprit scientifique était le fond de ma nature. (Renan, 1888 : 171).

Cela se confirme par ce passage de LaNausée : « Monsieur, dit l'Autodidacte en baissant les paupières sur ses prunelles enflammées, je ne

crois pas en Dieu ; son existence est démentie par la Science. » (Sartre, 1983 : 161).

En revanche, dans *LesMots*, l'athéisme découle d'un personnage peu catholique dont Jacques Deguy nous fait le portrait :

Vecteur de la culture, grand prêtre des belles-lettres, il a été dénoncé explicitement dans les manuscrits comme quelqu'un qui détourne son savoir tout en le transmettant, détournement opéré en vue de manipuler Poulou, de le retourner « comme une peau de lapin ». Karl –c'est un point essentiel des griefs que lui adresse Sartre- ne respecte pas la lettre ni l'esprit de ce qu'il transmet à son petit-fils [...] il ne faut pas voir dans la figure du grand-père Schweitzer un simple personnage, avec tout le pittoresque lié d'ordinaire à la figure de l'aïeul dans le récit d'enfance, mais une fonction [...] La fonction d'opposition que Wladimir Propp a isolée dans sa *Morphologie du conte* convient particulièrement à ce que les manuscrits nous livrent du rôle de Karl. (Contat, 1997 : 304-305).

Certes, entre les manuscrits –*LesMots* furent travaillés et remaniés à plusieurs reprises- et la livraison finale du récit de vie sartrien, il y a lieu de signaler que l'auteur a opéré de multiples censures dont l'une d'elle attire l'attention de Jacques Deguy :

Une autre censure fonctionne peut-être, qui n'aurait pas déplu à ce mécréant de Charles Schweitzer : celle de la religion. Sartre fait disparaître un surplus de références chrétiennes : les sacrements « Je fis ma première communion à la chapelle du lycée Henri-IV », les lectures pieuses de l'enfant « la *Fabiola* du cardinal Wiseman ». Le processus de laïcisation du sacré, dénoncé à la fin des *Mots* comme la forme principale de la « névrose », s'incarnait alors dans le geste même de l'écriture autobiographique, de plus en plus laïque au fil des versions. (Contat, 1997 : 301).

En effet, la censure en religion est monnaie courante. Dans cette perspective d'omission volontaire, Jacques Lecarme déclare :

Sartre [...] a bien battu le Saint-Esprit [...] Sartre coupe et monte son récit de telle manière que tous les moments forts de son expérience vécue soient éludés : la découverte de la laideur, la rupture avec la mère lors de son remariage, l'épreuve de force avec son beau-père, l'excommunication par le grand-père après un menu larcin [...]. (Contat, 1997 : 192-193).

Ces pratiques elliptiques qui tendent à vouloir élucider des parties sans rapport immédiat avec la gloire future, font partie intégrante de l'écriture autobiographique.

La théorie sartrienne

Jacques Lecarme va jusqu'à définir l'athéisme sartrien d'humanisme dans la mesure où Voltaire se confond avec Sartre :

Sartre oppose à un faux humanisme clérical et aristocratique, ersatz esthétisant de la religion chrétienne, un humanisme vrai, démocratique et égalitaire. Cet humanisme athée, laïcisé, soumis à un sévère traitement voltairien qui en aura éradiqué toute trace spiritualiste [...] A un humanisme mutilé [...] On opposera un humanisme ordinaire et intégral. La formule pourrait en être celle de Francis Ponge, souvent citée par Sartre : « L'homme est l'avenir de l'homme ». (Contat, 1997 : 226).

Tout à fait cohérent, puisque l'homme est un devenir qui existe forcément au milieu de ses semblables. Sauf que l'existentialisme prône les valeurs essentielles de l'individualité inhérente au travail du génie, à l'instar d'Antoine Roquentin :

Moi je vis seul, entièrement seul. Je ne parle à personne, jamais ; je ne reçois rien. L'Autodidacte ne compte pas. Il y a bien Françoise, la patronne du Rendez-vous des Cheminots [...] Elle ne dit jamais non et je la suis dans une des grandes chambres du premier étage [...] Je ne la paie pas : nous faisons l'amour au pair. Elle y prend plaisir (il lui faut un homme par jour et elle en a bien d'autres que moi) et je me purge ainsi de certaines mélancolies dont je connais trop bien la cause. (L.N, 2009 : 21).

En tout état de cause, cette nausée mélancolique ou mélancolie nauséuse voire nauséabonde émane de cette surprotection que nous prodiguent les religieux avec leurs prêches furibonds. De cet enseignement de l'enfance tendre, nous gardons encore les stigmates des blessures assassines dont fut infligée l'humanité.

L'œuvre de biogenèse

A propos de l'athéisme, Lecarme affirme que : « *Le couple grand-parental l'avait –Sartre- prédisposé à une parfaite indifférence en matière religieuse.* » (Contat, 1997 : 244). Et remontant les origines, Geneviève Idt commente ainsi l'événement de La Rochelle :

Ce changement met en valeur la profession d'athéisme de l'autobiographie au détriment de sa formation religieuse... En substituant un événement à un autre, la mort de Dieu au remariage de sa mère, il peut clore la diégèse à la bonne date, 1917. » (Contat, 1997 : 167).

Dans cette perspective de l'athéisme en formation, Michel Onfray en détaille les rapports les plus étroits avec l'intime conviction du choix existentiel :

Ce travail sur soi suppose la philosophie. Non pas la foi, la croyance, les fables, mais la raison, la réflexion correctement conduite. L'obscurantisme, cet humus des religions, se combat avec la tradition rationaliste occidentale. Un bon usage de son entendement, la conduction de son esprit selon l'ordre des raisons, la mise en œuvre d'une véritable volonté critique, la mobilisation générale de son intelligence, l'envie d'évoluer debout, voilà autant d'occasions d'obtenir le recul des fantômes. D'où un retour à l'esprit des Lumières qui donnent leur nom au XVIIIème siècle. (Onfray, 2005 : 30).

C'est à partir du siècle de Sade qu'apparaît vraiment le genre autobiographique à l'instar de l'engagement intellectuel de certains écrivains tel que Voltaire, la révolution des mœurs et des us, l'abolition de l'obscurantisme et l'instauration officielle de l'athéisme.

Sartre ne fut qu'un grand héritier de Voltaire, Lamartine, Guizot, Hugo ou encore Zola. Toute une lignée bercée par la grande nouvelle du

siècle tournant: la mort de Dieu. Point de départ nouveau pour l'humanité: « *La mort de Dieu fut un gadget ontologique, un effet de manche consubstantiel à un XXème siècle voyant la mort partout: mort de l'art, mort de la philosophie, mort de la métaphysique, mort du roman, mort de la tonalité, mort de la politique.* » (Onfray, 2005 : 39).

Ce constat fut très tôt émis par l'intronisation du philosophique dans le champ littéraire: on se souvient que Sartre considérait le théâtre comme « une conversation où des gens se jettent à la figure des choses qu'ils ont à se dire. » Par ce biais, Sartre exploite la « pièce à thèse » dont l'initiateur fut Dumas fils suivit par Eugène Brieux et Paul Hervieu. D'où la naissance de roman à thèse illustrant magistralement l'athéisme :

Le tour philosophique du roman frappe ses premiers lecteurs: certains reprochent au professeur de ne pas avoir quitté sa chaire; d'autres saluent l'imbrication réussie de la théorie et de la fiction. Heidegger et Kierkegaard, ainsi que Nietzsche, semblent avoir inspiré celle-ci, plus que Husserl. Les passages satiriques sont parfois perçus comme l'aboutissement d'une haine du bourgeois qui remonte au siècle dernier. Les critiques sont tous sensibles à l'originalité et à la violence du ton de Sartre. Incontestablement, un écrivain est né, avec ses obsessions et sa voix particulière. On peut parler de reconnaissance, du succès d'estime. (Deguy, 1993 : 23-24).

Conclusion

En fin de compte, pour Philippe Lejeune: « *Le rendez-vous manqué avec la religion est un des thèmes centraux de l'autobiographie.* » (Contat, 1997 : 88). Lejeune remarque au final que: « *La vocation littéraire de l'enfant n'était qu'un ersatz de vocation religieuse [...] L'histoire de l'adulte est celle d'une conquête de l'athéisme.* » (Contat, 1997 : 94-95). Ainsi s'édifie et se fortifie l'univers athéologique du sartrisme.

Finalement, on a beau encore mettre en valeur l'athéisme de nos jours, il n'en faut pas plus qu'une leçon de sartrisme: Dieu n'existe pas et c'est la base de tout. Il ressort de notre analyse, en fin de compte, que la religion est l'unique chemin de l'obscurantisme, sinon elle en est un elle-même.

Jean-Paul Sartre, à la manière d'un Voltaire et de ses amis éclairés –d'Holbach, La Mettrie ou encore Helvétius-, nous fait voir une lumière que les esprits étriqués et péremptaires ne pourront jamais déceler. Ainsi émerge l'athéisme en une perspective existentielle capitale : celle d'une fortification face au danger de la religion.

Bibliographie

- Ariès P. (1977). *L'Homme devant la mort*. Le Seuil.
- Audry C. (1966). *Sartre et la Réalité humaine*. Segherso.
- Barot E. (dir.) (2011). *Sartre et le marxisme*. Paris : La Dispute.
- Beauvoir S. de (1981). *La Cérémonie des adieux suivie des Entretiens avec Jean-Paul Sartre*. Paris : Gallimard.
- Contat Mi. (dir.) (1997). Pourquoi et comment Sartre a écrit « Les Mots ». Paris : PUF, coll. Perspectives critiques.
- Deguy J. (1993). « *La Nausée* » de Jean-Paul Sartre. Paris : Gallimard, coll. Folio.
- Faure S. (2005). *Les 12 preuves de l'inexistence de Dieu*. Ed. Libertaires.
- Froment-Meurice M. (1984). *Sartre et l'existentialisme*. Paris : Nathan.
- Guigot A. (2000). *Sartre et l'existentialisme*. Toulouse : Ed. Milan.
- Hubert R. (2005). *D'Holbach et ses amis*. André Delpeuch Editeur.
- Husserl E. (2006). *Idées directrices pour une phénoménologie pure et d'une philosophie phénoménologique*. Paris : Gallimard, coll. Tel.
- Hyppolite J. (1971). *Figures de la pensée philosophique : écrits 1931-1968*. vol. II, Paris : PUF. pp. 807-813.
- Lange F-A. (2004). *L'Histoire du matérialisme*. Ed. Coda.
- Lecarme J. et Lecarme-Tabone E. (1999). *L'Autobiographie*. Paris : Armand Colin.
- Minois G. (1998). *Histoire de l'athéisme*. Paris : Fayard.
- Neusch M. (1993). *Aux sources de l'athéisme contemporain : cent ans de débats sur Dieu*. Editions Le Centurion.
- Nietzsche F. (1998). *Ainsi parlait Zarathoustra*. Sigma Editions.
- Nietzsche F. (1998). *Par-delà le bien et le mal*. Sigma Editions.
- Nietzsche F. (1998). *La Généalogie de la morale*. Sigma Editions.
- Onfray M. (2004). *Enseigner le fait athée*. Galilée, coll. Débats.
- Onfray M. (2009). *Traité d'athéologie*. Grasset.
- Ricoeur P. (1990). *Soi-même comme un autre*. Paris : Seuil.
- Sartre J-P. (2005). *Les Mots*. Paris : Gallimard, coll. Folio.
- Sartre J-P. (2009) *La Nausée*. Paris : Gallimard, coll. Folio.
- Sartre J-P. (2010). *L'Être et le Néant* Paris : Gallimard, coll. Folio.
- Seel G. (1995). *La Dialectique de Sartre, Lausanne, l'Age d'homme*. (Ed.), coll. Raison dialectique.
- Suhl B. (1971). *Sartre, un philosophe, critique littéraire*. Paris : Ed. Universitaires.
- Wallet J-W. (2006). *Sartre : le philosophe, l'intellectuel et la politique*. Paris : l'Harmattan.